

CHAPITRE XX.

GARDAWABAHYA

(Le lotus blanc).

Cette croyance qu'après la création l'œuvre du nahamam était accomplie, fut cause que le principe *mère* de la divinité ne fut pas comme le linguam honoré d'un culte particulier ; seule la théologie dans ses spéculations métaphysiques étudia son essence et définit ses attributs. Et alors que l'on retrouve chez les différentes nations de l'antiquité les traces d'un culte mystérieux rendu au générateur mâle, on ne rencontre rien ni chez les Égyptiens ni chez les Grecs qui indique d'une manière précise qu'ils conçurent la *puissance créatrice* avec cette double nature *mâle et femelle* attribuée par les Indous à Brahma. *Phallus et Priape n'ont pas de déesses.*

Les Grecs, pour qui tous ces mythes fabuleux n'étaient plus que de la matière poétique, nous ont, il est vrai, légué la légende d'Hermaphrodite ; mais il est bien difficile de reconnaître, dans cette union en un seul corps de la nymphe Salmacis et du fils de Mercure et de Vénus, un écho des traditions génésiques de l'Orient.

Le Baal-peor ou Belphégor des Moabites et des Madianites, qui était représenté sous la forme des attributs femelles, nous paraît avoir plus de ressemblance avec le nahamam.

Quoi qu'il en soit, ces souvenirs imparfaits nous démontrent que les émigrations indoues transportèrent moins, en Asie Mineure, en Égypte et en Grèce, l'idée première qui attribuait une nature androgyne à la faculté créatrice de l'Être Suprême, que les mystères obscènes dont elle fut le prétexte dans les rites grossiers réservés au vulgaire par les brahmes ; ce qui tend à démontrer une fois de plus que les émigrations indoues, à part peut-être celle d'Égypte, datent toutes de la décadence et appartiennent aux castes les plus infimes, thèse que nous avons souvent soutenue.

Mais si le nahamam n'a pas d'autels, on n'en retrouve pas moins ses attributs, sculptés à profusion dans la plupart des pagodes de l'Inde, ce qui nous induirait à penser que si la pierre et le marbre ont conservé ce symbole, c'est qu'il eut primitivement une réelle importance dans la religion brahmanique.

Une hymne au nahamam, conservée au *Nittia-Carma*, et que les pundits des pagodes nous ont affirmé être la seule en ce genre que contiennent les livres sacrés, semblerait appuyer cette opinion.

Le *Nittia-Carma* est un rituel de cérémonies entremêlées de chants et de prières, à l'usage presque exclusif des brahmes.

Avant de donner la traduction de ce curieux morceau de poésie, il nous paraît utile de citer le passage qui le précède et l'explique dans l'ouvrage dont nous venons de parler.

DE LA PURIFICATION DES BRAHMINES.

« Dès qu'une brahmine voit apparaître son flux périodique, qu'elle se retire dans une chambre séparée, et n'ait communication avec qui que ce soit pendant les trois jours que dure la souillure.

« Qu'elle se considère :

- « Le premier jour comme une paria,
 « Le second, comme aussi impure que si elle avait causé la mort d'un brahme,
 « Et le troisième, comme étant dans un état intermédiaire participant des deux autres.
 « Qu'elle se purifie le quatrième jour par des ablutions en observant toutes les cérémonies prescrites.
 « Avant ce moment, elle ne peut ni se baigner, ni se laver aucune partie du corps, ni pleurer.
 « Qu'elle se garde de tuer des insectes ou tout autre être animé.
 « Qu'elle ne monte ni sur un cheval, ni sur un éléphant, ni sur un bœuf.
 « Qu'elle n'aille ni en palanquin, ni en dony, ni en voiture.
 « Il lui est interdit :
 « De se frotter la tête d'huile,
 « De jouer aux dés ou à tout autre jeu,
 « D'user de sandal, de musc, ou de parfums d'aucune espèce,
 « De coucher sur son lit habituel.
 « Qu'elle ne désire point de cohabiter avec son mari, ce serait un péché grave.
 « Elle ne doit penser ni aux dieux, ni au soleil, ni aux sacrifices, ni aux adorations qui leur sont dues.
 « Elle est dispensée de saluer et de rendre le salut.
 « Si plusieurs femmes dans le même état sont réunies au même lieu, elles ne doivent pas s'adresser la parole, ni se toucher les unes les autres.
 « Une femme vertueuse ne doit en cet état ni s'approcher de ses enfants, ni les toucher, ni jouer avec eux.
 « Après avoir ainsi vécu pendant trois jours seule, qu'elle quitte le quatrième les toiles dont elle était revêtue, et les envoie, sans les laisser séjourner à la maison, au *keliva*.
 « Qu'elle se couvre ensuite d'une toile propre, en revête

une seconde par-dessus, et s'en aille à la rivière ou dans l'étang sacré des ablutions pour se purifier par un bain.

« Qu'en s'y rendant elle marche tête baissée, prenne bien garde de ne regarder personne, parce que ses regards seuls souilleraient ceux sur qui elle les fixerait.

« Arrivée près de la rivière, ou de l'étang sacré, qu'elle commence par remplir le vase de cuivre qu'elle a apporté de sa maison.

« Puis, qu'elle revienne sur le rivage, se frotte bien les dents, se gargarise douze fois et se lave les mains et les pieds.

« Qu'elle entre de nouveau dans l'eau, et y plonge douze fois, de manière que tout son corps en soit couvert.

« En faisant cet exercice, qu'elle veille soigneusement à ne porter la vue sur âme qui vive.

« A cet effet, chaque fois qu'elle met la tête hors de l'eau, qu'elle dirige aussitôt ses yeux vers le soleil.

« Sortie de la rivière, qu'elle prenne un peu de fiente de vache fraîche, des fleurs d'acacia et de la terre, qu'elle mêle le tout ensemble avec de l'eau et s'en frotte d'abord les mains et les pieds et ensuite tout le corps.

« Qu'elle rentre de nouveau dans l'eau et y plonge vingt-quatre fois.

« Revenant encore sur le rivage, qu'elle se frotte de la tête aux pieds avec de l'eau et des fleurs d'acacia mêlées ensemble, et aille de nouveau plonger vingt-quatre fois.

« Qu'elle sorte, se frotte trois fois avec du safran, et à chaque fois se plonge trois fois dans l'eau.

« Qu'elle délaye ensuite du safran dans de l'eau, en boive un peu, répande le reste sur sa tête, se revête d'une toile pure nouvellement lavée et séchée sur du vétyver, qu'elle se trace sur le front le cercle rouge appelé *coucouma* et qu'elle retourne à la maison.

« En y entrant, qu'elle prenne bien garde de ne pas arrê-

ter ses regards sur ses enfants ; si elle le faisait, elle les exposerait aux plus grands périls, comme d'être possédés par les esprits malins, car elle n'est pas encore pure.

« Qu'elle s'empresse de faire venir un prêtre brahme pour qu'il consomme sa purification.

« A son arrivée, que ce saint et vénérable personnage forme l'anneau *pavitram* en tressant trente-deux tiges de l'herbe *darba*, et qu'il plonge cet anneau dans l'eau lustrale qu'il a apportée dans le *chimbou* consacré.

« Que la femme alors reçoive l'anneau *pavitram* au doigt du milieu de la main droite et boive un peu d'eau lustrale et de *pantcha-gavia* (liqueur des cinq substances).

« Puis, qu'elle se rende à la pagode pour y réciter l'invocation du lotus blanc, et ceci fait, sa purification sera parfaite, et elle pourra retourner en sa demeure, près de son mari et de ses enfants.

GARDAWABAHYA

Hymne au lotus blanc.

« Sublime Nahamam, symbole de la fécondité, toi dont le calice semblable à la fleur de lotus, a reçu le germe divin qui a produit l'univers, toi de qui est né Brahma ¹, l'aïeul de tous les êtres, daigne recevoir cette louange de la bouche de la plus humble de tes créatures.

*
* *

« Adoration à Nahamam !

*
* *

« Venez, déesse, venez me combler de vos faveurs, vous êtes l'essence de Zyaus, vous êtes la mère des dieux, des védas et

1. Brahma est ici pris pour l'incarnation de la puissance céleste, le germe universel produit par l'union du *linguam* et du *nahamam*.

des brahmes, c'est de votre sein qu'est sorti tout ce qui existe, aussi bien au *swarga* que sur la terre, purifiez-moi de toutes mes souillures, faits que je sois heureuse sur la terre, et qu'après ma mort je reçoive l'immortalité.

*
* *

« Adoration à Nahamam !

*
* *

« Vous êtes ce qu'il y a de plus excellent : parmi les fleurs, vous êtes le lotus blanc ; parmi les animaux, vous êtes la gazelle ou le cygne ; parmi les eaux, vous êtes le Gangea ; parmi les liqueurs, le miel et l'amrita (ambrosie) ; dans l'éther, vous êtes la lumière ; sur la terre, vous êtes la pureté et la chasteté ; dans les cieux, vous êtes la *vierge éternelle*, la *marice d'or* dans laquelle repose la puissance de l'Être suprême.

*
* *

« Adoration à Nahamam ! »

(Extrait du *Nittia-Carma*.)

Les femmes des castes inférieures, bien que soumises aussi aux cérémonies de purification, n'avaient pas le droit de faire l'invocation du *nahamam* comme les brahmines ; au lieu de réciter l'hymne en entier, elles devaient se contenter de prononcer par trois fois le sloca du refrain :

« Adoration à Nahamam ! »

Cette cérémonie de purification est la seule dans laquelle le *nahamam* soit encore invoqué dans l'Inde, c'est le seul vestige, le dernier souvenir d'un culte qui, à en juger par les ruines sculpturales de l'Inde ancienne, n'eut pas moins d'importance que celui du *linguam*, et peut-être même se confon-

dit dans ce dernier, lorsque le symbolisme de la croyance première fit place aux pratiques obscènes des mystères de Siva. A ce titre, nous avons tenu à donner ici la seule poésie en l'honneur du nahamam que nous ayons pu rencontrer dans l'Inde.

Les brahmes sivaïstes et leurs adeptes portent encore aujourd'hui sur leur front les marques consacrées du linguam et du nahamam, emblèmes de la nature androgyne prêtée à l'Être suprême par les livres anciens dont le sens religieux n'est bien compris que des pundits.

Pour la foule, ces signes ne servent plus qu'à indiquer la caste.

On comprendra l'importance du rôle qu'a dû jouer le nahamam dans les récits génésiques antérieurs aux védas, et dont il ne reste plus, malheureusement, que des fragments sans importance, quand on saura que Brahma y est constamment désigné sous le nom d'Hiranyagarbha, *celui qui est sorti de la matrice d'or!*

CHAPITRE XXI.

L'HOMME ET LA FEMME PRIMITIFS

D'après les traditions brahmaniques.

Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures...

(MANOU, livre 1^{er}, sloca 8.)

La croyance à la nature androgyne de la divinité fut imaginée par les Indous pour expliquer la différence des sexes et leur mystérieuse union.

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain Maître devint moitié mâle et moitié femelle, et en s'unissant à cette partie femelle il engendra Viradj (le germe primitif). »

(MANOU, livre 1^{er}, sloca 32.)

Elle eut également pour but de faire procéder l'homme et la femme de la substance même de l'Être suprême.

« Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures... »

(MANOU.)

« L'homme à la double nature est fils du divin Pouroucha, avec doubles attributs. »

(*Sama-vêda.*)

Ainsi l'homme et la femme sont mâle et femelle, à l'image des deux natures célestes qui se sont unies pour les créer, et ils sont de la même substance que ces deux natures, comme le fils est de la même substance que le père et la mère.

Ce sont, n'en doutons pas, ces fictions génésiques de l'Inde qui ont donné naissance à cette parole que l'on retrouve dans tous les livres sacrés, au seuil de toutes les traditions religieuses de la plupart des nations du globe :

« Dieu a fait l'homme à son image. »

Certaines populations océaniques, dans les groupes cuivrés de la Polynésie, mêlant cette croyance à celle de la transmigration des âmes, prétendent que l'homme est un dieu que quelque faute inconnue a fait exiler pour quelque temps des cieux. N'est-ce point la même idée que le poète a rendue dans ce beau vers :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ?

On sait que, dans leur théorie de la transmigration des âmes, les Indous soumettent les dévas ou dieux inférieurs à des retours périodiques sur la terre, pour effacer les fautes qu'ils ont commises au swarga.

Ainsi, dans la tradition grecque, Apollon et Neptune, exilés du ciel par Jupiter, sont condamnés au travail sur la terre, et ils gardent les troupeaux, bâtissent des villes, se mettent au service des rois jusqu'au jour où le maître des dieux daigne les rappeler.

Dans ce livre immoral et informe, grossière mixture de toutes les superstitions antiques, qu'on appelle la Bible, l'homme,

chassé du paradis de délices et condamné au travail sur la terre, n'est également qu'un écho de ces spéculations mystérieuses de l'extrême Orient.

Cette idée d'une double nature en Dieu est toujours restée philosophique et élevée parmi les brahmes savants et les pundits, qui ne se souillèrent jamais dans les obscènes mystères du linguam.

La création ainsi caractérisée dans son essence, et le germe de tout ce qui existe ainsi fécondé par l'union du linguam et du nahamam, la religion brahmanique admet sur le développement de ce germe primordial deux théories qui, sous des noms différents, vont diviser le monde pendant des siècles, et, en croyant liquider ce passé, nos philosophes modernes ne feront guère autre chose que de le couvrir de vêtements neufs, pour le rajeunir et déguiser son origine.

Le premier de ces deux systèmes soutient qu'une fois le germe de la matière fécondé par Brahma, les phénomènes de transformation s'opèrent sans la participation directe de Dieu, suivant les lois immuables et éternelles qu'il a créées.

La matière, en s'élançant de son centre, de son foyer générateur, se fractionne et gravite dans l'espace ; toutes les parcelles sont embrasées, la lumière naît, les fragments les plus petits se dessèchent, les vapeurs qui s'exhalent produisent l'atmosphère et l'eau, ces fragments deviennent des mondes habitables.

Peu à peu tous les autres foyers, toutes les autres parcelles, en raison de leur grosseur, s'éteindront à leur tour, mais à mesure qu'ils deviendront habitables, la lumière et la chaleur diminueront jusqu'à ce que, ayant entièrement disparu, la matière, privée de ses agents les plus actifs de vie et de reproduction, retombe dans le chaos, dans la nuit de Brahma.

Cette opinion n'est point contredite par le vêda, mais elle est attaquée par les orthodoxes et parmi eux plus particulièrement

rement les brahmes prêtres, qui accordent une plus grande part à l'influence divine.

Ils reconnaissent parfaitement que c'est ainsi que la nature se développe, que les éléments se forment, que tous les phénomènes d'existence s'accomplissent, que c'est ainsi également que la matière et les mondes finissent et se perdent dans la nuit de Brahma. Mais, suivant eux, Dieu est la loi suprême de tous ces phénomènes, et il n'existe pas en dehors d'elle ; il préside constamment à ces transformations qui cesseraient subitement de poursuivre leur cours s'il venait, ne fût-ce qu'un seul instant, à cesser sa direction, à retirer son appui¹.

A côté de ces deux théories, le philosophe Kapila prêcha la négation d'une cause première, et l'éternité de la matière, qui, suivant lui, se transforme et se modifie par ses propres forces.

Il y a vingt mille ans et plus que spiritualistes et matérialistes sont en présence dans l'Inde, et qu'ils retournent sous toutes ses faces le problème humanitaire dont la solution, quoi qu'on en dise, est le secret de Dieu.

1. *La Bible dans l'Inde.*

CHAPITRE XXII.

NARA ET NARI.

Les légendes indoues sur l'apparition de l'homme dans l'univers sont innombrables. Les uns le font partir de la goutte d'eau, des végétaux et des animaux les plus inférieurs, lui faisant, d'accord avec la doctrine de la transmigration, parcourir toutes les séries des êtres animés, tel qu'il est dit dans Manou.

« ... La vapeur s'élève vers le soleil ; du soleil elle descend en pluie ; de la pluie naissent les végétaux, et des végétaux, les créatures. » (Livre III, *sloca* 76.)

D'autres le font apparaître sur la terre tel quel, par un acte de la volonté divine.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici une étude spéciale de la Genèse indoue ; aussi laisserons-nous de côté la plupart de ces légendes pour n'en rapporter qu'une, celle de Nara et Nari, qui représente l'union symbolique du *lingam* et du *nahamam* pour la création, et dans laquelle on va trouver le germe de toutes les croyances génésiques du globe.

Ce petit poème, inconnu en Europe, comme la plupart des œuvres de l'Inde ancienne, est attribué au *mouni Wasichta*,

le plus renommé des sept sages (sapta richis) de l'époque védique.

LES SEPT JOURS DE NARA ET DE NARI.

Premier jour.

« Lorsque le dernier nimecha du dernier mouhourta ¹ de Brahma se fut écoulé, le Seigneur existant par lui-même parut, et son regard resplendissant dissipa l'obscurité, et faisant jaillir de sa pensée infinie Nara et Nari, il leur dit : « Vous êtes la vie, la semence universelle, vous êtes la fécondité et l'amour, vous êtes le plus pur de ma substance, le pralaya est terminé (chaos), allez et donnez naissance à tous les êtres. » Telle fut l'œuvre de Dieu le premier jour.

* * *

Deuxième jour.

« Or Nara et Nari, s'étant unis avec amour, produisirent d'abord le beau sourya, dont la lumière partage d'une manière égale les jours et les nuits, puis ils créèrent les légions infinies des dévas et des messagers célestes, et les différents cieus qu'ils devaient habiter. Telle fut l'œuvre de l'Esprit divin à la double nature, le second jour.

* * *

Troisième jour.

« Et s'étant unis de nouveau, ils tirèrent de leur propre substance l'éther, l'air, le feu et l'eau, et tous les mondes habités, et les fleuves et les mers et toutes les planètes. Ainsi fut fait le troisième jour.

1. La dernière minute, littéralement le dernier clin d'œil de la dernière nuit.

* * *

Quatrième jour.

« Puis ils produisirent la prière, le sacrifice éternel, la dévotion et la charité, et la loi universelle, qui est le véda, et à laquelle sont soumis les dieux, les cieus et les mondes, et ainsi le quatrième jour s'est accompli.

* * *

Cinquième jour.

« Un sourire de Nari, de l'immortelle vierge, et la terre entière se couvrit de plantes verdoyantes, parmi lesquelles la plus précieuse est le cousa, et de fleurs parfumées aux mille nuances, parmi lesquelles la plus belle est celle du lotus ; ainsi s'écoula le cinquième jour.

* * *

Sixième jour.

« Ils créèrent alors tout ce qui a vie, tout ce qui marche, nage ou vole, sur la terre, au sein des ondes et dans l'air, et l'homme et la femme naquirent de leur dernier embrassement, pourvus des deux natures primordiales, semblables à eux et capables comme eux d'union et d'amour, et ceci se passait au soir du sixième jour.

* * *

Septième jour.

« Et voyant que tout était parfait et que tout était bon, que les grands corps célestes se mouvaient dans l'espace, que la vie commençait le cours de ses transformations, que partout la nature était fécondée, Nara et Nari remontèrent au swarga annoncer à Brahma que l'œuvre était accomplie, et ils s'absorbèrent dans son sein. »

(VASICHTA.)

Les vanaprasthas ou cénobites indous récitent soir et matin, pendant le sacrifice en l'honneur de la création, cette pièce de vers, qui passe pour renfermer dans sa forme mystique l'essence de l'enseignement védique ; des volumes de commentaires ont été écrits sur chaque strophe, sur chaque vers, sur chaque expression.

C'est sous une autre forme plus concise, comme doit être une prière, la Genèse des védas et de Manou transmise à tous les peuples par les émigrations, c'est la tradition qui a inspiré Moïse¹ quand il a voulu, comme tous les pasteurs d'hommes, ses devanciers, écrire l'histoire de la création, en tête de son livre de la loi. Ici le créateur est Nara, c'est-à-dire l'Esprit-Saint.

N'est-il pas triste de penser qu'après des milliers d'années de luttes, de souffrances, de progrès, ces contes, aussi ridicules dans l'Inde qu'en Judée, forment encore la base des croyances religieuses de la plupart des peuples ?...

1. Ou plutôt l'écrivain inconnu, du Pentateuque.

CHAPITRE XXIII.

UN TEXTE DU PADMA-POURANA.

Nous lisons au *Padma-Pourana*, sandia (prière) du soir, à l'office du Nara-méda (office de l'Esprit-Saint) :

« C'est toi que les hommes honorent quand ils pratiquent la vertu, ô Nari, sublime vierge, mère des dieux et de cet univers. »
(*Padma-Pourana*.)

Ces paroles résument tout ce que nous venons d'exposer sur le nahamam ou principe féminin de la puissance céleste.

La vierge Nari est la mère du monde. Conséquents avec cette croyance primitive, les Indous, continuant cette fiction religieuse, font incarner Vischnou, seconde personne de la trinité, dans le sein d'une vierge, chaque fois que le dieu est obligé de venir sur la terre, en vertu de sa mission de conservateur.

Il est curieux de voir, à ce propos, dans quelles singulières spéculations s'est égarée l'imagination de ces peuples primitifs.

Vischnou, disent les casuistes des pagodes, voulant revêtir sa nature divine d'une forme humaine, ne le pouvait que dans le sein d'une femme de la terre. L'union du linguam et du nahamam, principes immortels et divins, n'aurait pu que lui